

versait la Yare. Un bac avait été établi sur la Bure. Il y a une vingtaine d'années, on résolut de remplacer ce bac par un pont suspendu.—Le 23 avril 1829, eut lieu l'inauguration de *Suspension-Bridge*, dont la chute vient de causer la mort d'environ 150 personnes. Le chemin de fer aboutissait à l'entrée de ce pont.

Le 1er mai, un clown, nommé Nelson, attaché au cirque de M. Cooke, qui donnait des représentations à Yarmouth, fit annoncer pour le lendemain un spectacle extraordinaire. Il devait s'embarquer au vieux pont de Yarmouth et descendre la Yare dans un petit baquet remorqué par quatre oies richement harnachées et caparaçonnées. A Yarmouth, comme partout cet absurde divertissement attira un grand nombre de curieux. Les femmes et les enfants surtout étaient accourus en foule. A l'heure fixée par les affiches, Nelson prit place dans cette barque d'une nouvelle espèce, et grâce à son talent d'équilibriste, il descendit la Yare sans accident. Le courant l'ayant emporté dans la *Breydon-Water*, il se fit remorquer jusqu'à l'embouchure de la Bure, qu'il devait remonter. Le pont suspendu était couvert de spectateurs impatients, qui s'entassaient tous du côté où ils avaient l'espérance d'apercevoir les premiers le clown et ses oies au détour de la rivière. Déjà des cris éloignés avaient annoncé son approche. Tout à coup un affreux craquement se fit entendre; les chaînes qui soutenaient le tablier du pont, du côté où se pressait la foule, se rompirent l'une après l'autre. "Le pont s'écroule," cria une voix. Il en était temps encore, toutes ces victimes qui allaient disparaître dans les eaux eussent échappé à la mort si elles se fussent sauvées en toute hâte. "Ne bougez pas; on veut nous prendre nos places," répondirent les spectateurs des premiers rangs. Au même moment, le tablier du pont s'ouvrit, pour ainsi dire, sous eux, et toutes les personnes qui se trouvaient alors sur le pont tombèrent au nombre de plus de 300 dans la Bure, à l'heure de la marée montante.

Ce fut un horrible spectacle. Il y eut d'abord peu de cris, car la rivière engloutit vite ses victimes. Mais tandis que de tous côtés des barques remplies d'hommes dévoués et courageux se dirigeaient sur le lieu du sinistre, des gémissements et des cris de désespoir retentirent sur les deux rives de la Bure. On n'entendait que ces mots: "Où est mon fils? Sauvez ma fille! mon père! ma mère! ma femme! mon mari!" Et chacun venait en tremblant reconnaître les corps que les barques déposaient à tour de rôle sur le rivage. Un petit nombre de personnes retirées de l'eau après la catastrophe a été sauvé. Le lendemain, on comptait déjà 113 cadavres. On craignait que ce chiffre ne s'élevât encore, car la marée avait dû emporter beaucoup de victimes, et on sentait avec les crocs des débris de corps humains éparpillés sous les débris du pont.

Parmi les tristes épisodes de cette épouvantable catastrophe, nous n'en citerons qu'un seul, tel qu'il a été raconté dans une lettre par un jeune homme des environs de Bure: "Les chaînes du côté de Yarmouth se rompirent, dit-il, et le tablier du pont tomba comme un côté d'une table qui se referme. Nous tombâmes tous dans l'eau. Il y eut un moment de confusion horrible. Je dus mon salut à ma présence d'esprit et à la vigueur de mon bras. Au moment même où je m'enfonçais dans l'eau, je sentis contre moi une barre de fer et je la saisis fortement. Ma bouche s'étant remplie d'eau salée, car la marée montait, je m'empressai de sortir ma tête hors de l'eau et je regardai tout autour de moi. A peine avais-je ouvert les yeux, qu'un homme me saisit par le cou. Je sentis que s'il ne me lâchait pas, il m'entraînerait avec lui au fond de l'eau. Je lui appliquai un coup de poing si violent dans la figure, que ma peau en fut enlevée. La douleur lui fit ouvrir les mains, et il disparut. Une femme s'attacha alors à moi, je fus obligé de m'en débarrasser de la même manière. Le sang qui jaillit de son nez me couvrit la figure et me remplait les yeux. En ce moment le pont, sur lequel j'étais resté, s'enfonça, et je plongeai. Etant revenu au-dessus de l'eau, je ne vis plus personne autour de moi; mais je sentis plusieurs mains qui me tiraient par les jambes. Ma position était désespérée. Une idée me traversa alors l'esprit. J'avais un couteau dans ma poche. Pourquoi ne l'ouvrirai-je pas pour couper ces

mais qui me serraient si fortement? Je parvins à ouvrir mon couteau et, le plongeant dans l'eau, je le baissai et je le relevai plusieurs fois tout le long de mes jambes. Quand je le retirai j'étais libre, mais j'avais les mains couvertes de sang. J'allai profiter de ma liberté de nager vers le bord, tout à coup une jeune fille, — je la connaissais, c'était la fille d'un marchand, — saisit mon gilet. J'hésitai à la frapper: l'épargner c'était me perdre avec elle; la nécessité l'emporta. Je lui coupai la main d'un coup de couteau; elle disparut aussitôt en me lançant un dernier regard que je n'oublierai jamais. Elle me reprochait de l'avoir assassinée. Quelques secondes après j'étais recueilli dans une barque où je perdais connaissance. Quand je revins à moi, ma figure et mes mains étaient encore couvertes de sang. A cette vue je frissonnai; je me rappelai la belle jeune fille qui m'avait reproché sa mort. Je bus un verre d'eau-de-vie pour me remettre, et j'allai me coucher; mais il me fut impossible de dormir..."

Une sorte de fatalité semble poursuivre M. Cooke. Il y a quelques années, aux Etats-Unis, un incendie détruisit tout ce qu'il possédait. L'année dernière il a essuyé une perte considérable en Irlande. Au commencement de cette année son cirque a été emporté à Hackney par un coup de vent qui coûta la vie à M. M. Ibsister et à son neveu. Enfin la chute du pont suspendu vient de le forcer de quitter Yarmouth, où il espérait rétablir une partie de sa fortune.

Le lendemain, une grande réunion devait avoir lieu à Yarmouth pour déterminer l'emploi des fonds destinés au soulagement des familles des marins qui ont péri dans la tempête du mois de janvier dernier.

Rien de plus bizarre que les titres que prennent les journaux et les revues d'Allemagne. La *Gazette de Francfort* du 16 avril en fait l'énumération suivante:

Il se publie actuellement en Allemagne un *Prophète*, un *Chrétien*, un *Enfant Prodigue* et trois *Philanthropes*.

Dans la seconde série on trouve: un *Observateur*, un *Franc-Parleur*, un *Moissonneur* et deux *Gleaneurs*.

Viennent ensuite deux *Pèlerins*, un *Promeneur*, un *Flâneur*, deux *Courriers* (y compris le *Courrier des Modes*), et deux *Hérauts*.

La quatrième série compte: Un *Humoriste*, un *Parleur*, un *Buvard*, un *Jaseur* et deux *Conteurs*.

Les dieux de l'antiquité ne sont pas aussi nombreux dans les titres de journaux que les déesses. Ainsi nous n'avons qu'un *Jupiter*, et un *Janus*; tandis qu'on trouve deux *Minerves*, une *Ixis*, une *Flore*, une *Hygie*, une *Uranie* et trois *Thémis*.

Le titre le plus en faveur est sans contredit celui de *Messager*; il y a un *Messager* de la Prusse, de la Hesse, du Christianisme, du Paganisme, des Messagers de la Ville et de la Campagne et un nombre infini de *Messager* de la Paix.

Les Amis ne manquent pas non plus en Allemagne. Elle a un *Ami* de la Tempérance, deux *Amis* de la Patrie, sept *Amis* de la Famille et un seul *Ami* de la Vérité.

Le règne animal a également beaucoup de représentants en Allemagne: les insectes surtout y jouissent d'une grande faveur, aussi nous avons des *Géophes*, des *Fourmis*, des *Abeilles*, etc.

Enfin, parmi les astres, il n'y a qu'un *Soleil* qui rayonne en Allemagne.

Une belle américaine, ayant du sang canadien dans les veines, Mlle Louisa Bingham, fille aînée de M. W. Bingham de Philadelphie, nièce de lady Ashburton, et petite-fille de feu l'honorable Alain Chartier de Lotbinière, vient d'épouser à Paris un descendant du fameux templier de l'Yvanhoé de Scott, M. le comte Olivier de Bois-Guilbert.

La comtesse de Surveilliers, veuve de Joseph Bonaparte, ex-reine de Naples et d'Espagne, est morte à Florence le 7 avril.

Le comte de Latour-Maubourg, ambassadeur de France près le saint-siège, a succombé à une longue maladie.

M. Théodore de Saussure, fils du célèbre naturaliste et auteur lui-même de plusieurs ouvrages fort estimés sur la physique et la chimie, vient de terminer sa carrière à Genève à 78 ans.

M. Morissette, un des prisonniers faits à l'affaire de Prescott, et déporté en Australie avec les pri-

sonniers américains, est arrivé à Québec il y a deux ou trois jours. Il est venu aux Etats-Unis comme matelot à bord d'un navire américain.

Nous avons eu ces jours-ci de nombreux arrivages d'outre-mer. Samedi dernier, le nombre d'arrivages depuis l'ouverture de la navigation, était de 265; l'année dernière, à la même date, il était de 38 seulement; différence en plus cette année 227.—*Le Canadien*.

—Thomas-Henri Hocker, condamné à mort comme assassin de Delarue, a été exécuté à Londres lundi à huit heures du matin. L'empressement de la foule pour assister à l'horrible spectacle était tel, que, dès minuit, tout l'espace découvert en face de Newgate était encombré de monde. La fermeté dont le condamné avait constamment fait preuve depuis son arrestation s'est un peu démentie pendant les apprêts du supplice; il s'est trouvé mal au contact de la corde destinée à lui lier les mains, et l'on a cru un instant qu'il faudrait le porter jusqu'à la fatale plate-forme.

Il a cependant repris un peu de courage en entendant sonner huit heures; et, se levant comme par un effort désespéré, il a suivi le lugubre cortège avec l'aide de deux officiers de police qui le soutenaient sous chaque bras. Hocker était âgé de vingt-deux ans, et a laissé une déclaration dans laquelle il avoue être complice du meurtre de Delarue, mais persiste à soutenir que ce n'est pas lui qui a frappé la victime. Il refuse d'ailleurs de nommer l'assassin, qu'il abandonne, dit-il aux remords de son double crime.

Cette déclaration est adressée au chapelain de la prison, et le condamné y prend Dieu à témoin de sa sincérité. Les shérifs lui avait proposé de faire surseoir à l'exécution, dans le cas où il aurait eu quelque chose à révéler à la justice; mais il s'y est refusé, en disant qu'il était décidé à ne plus ouvrir la bouche au sujet du crime. A huit heures et quelques minutes, Hocker était, selon l'expression anglaise, lancé dans l'éternité.

—Différens vols d'argenterie, commis dans des circonstances à peu près identiques, ont été signalés depuis quelques jours, et tout porte à croire qu'un seul et même individu s'est rendu coupable de toutes ces audacieuses et adroites soustractions.

C'est ainsi que, chez un avocat, chez un des secrétaires de la Chambre des Députés, chez un pair de France dont l'hôtel est situé quai Malaquais, un nombre considérable de pièces d'argenterie a été enlevé, soit sur la table, soit dans le tiroir d'un buffet de salle à manger, au moment où une servante ou bien un domestique négligent avait laissé quelques minutes seulement la porte entrouverte pour répondre à l'appel impatient d'une sonnette, ou pour échanger quelques paroles avec des serviteurs du voisinage ou de l'étage supérieur.

Avant-hier encore un semblable vol s'est renouvelé au préjudice de M. Crosnier, le directeur de l'Opéra-Comique, qui vient de résigner ses fonctions entre les mains de M. Basset. Quatorze convertis en été enlevés sans que personne eût vu pénétrer d'étranger dans l'appartement. Toutefois, déclaration du vol ayant été faite par-devant le commissaire de police, et ce magistrat ayant interrogé la domestique, il a été établi que la salle à manger où cette partie d'argenterie se trouvait momentanément placée sur un meuble, était restée ouverte pendant cinq minutes, sans que personne fût à portée d'apercevoir si l'on y entrait.

Ce fait fera sentir aux citoyens la nécessité d'une surveillance personnelle qui peut seule les protéger. Depuis les récentes arrestations que nous avons signalées, ces vols avec effraction et fausses clefs sont devenus plus rares; mais les vols dits *au bon jour*, ceux qui commettent à l'aventure des individus qui pénétrant dans les maisons, sous prétexte de demander un nom, une adresse, mais en réalité pour profiter de toute occasion offerte par la négligence, ces vols si fréquents ne peuvent être évités que par la volonté et la vigilance des habitants eux-mêmes et de leurs serviteurs.

Aujourd'hui ont commencé, au Champ-de-Mars, les courses instituées par la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France. Dix-huit prix seront disputés pendant la réunion du printemps de 1845, qui sera divisée en quatre journées.

Voici le résultat des courses de la première